

Robert G. Girardin. *Ainsi vu.*

Lachine: les Editions de la Pleine Lune, 1992. 144 p.

Spécialisées depuis leur fondation, en 1975, dans les ouvrages littéraires (roman, nouvelle, théâtre, autobiographie, essai) écrits par des femmes, les Editions de la Pleine Lune «proposent la version des faits de celles qui n'écrivent pas l'Histoire mais qui pourtant la vivent et posent des gestes, jour après jour.»¹ En accueillant son premier homme, la Pleine Lune ne déroge qu'en partie à son engagement littéraire dans la mesure où, dans *Ainsi vu* de Robert G. Girardin, la vérité du regard témoigne d'une réflexion mordante, rendue par l'exploration systématique de l'écart entre l'événement historique et la perception qu'en propose l'écrivain. A défaut d'être inédite, la démarche vaut pour la finesse de l'observation, les surprises qu'elle réserve au lecteur et le pur plaisir de se laisser guider par un auteur maître de son art.

Par le biais d'histoires et d'aphorismes, le texte de Girardin tire sa substance de la richesse virtuelle de l'image, d'une part, et d'une attitude marquée par le doute quant à la perception même de cette image, d'autre part: «Seul devant le miroir, il avançait, reculait, se déplaçait à droite, puis à gauche. L'image demeurait insaisissable. Le doigt sur sa joue dans le miroir ne l'atteindrait jamais» (p. 126). Persuadé du caractère essentiellement fugace de la réflexion, l'auteur se plonge dans une relecture de quotidien à la lumière de cet instrument imparfait qu'est l'entendement humain. Dans cette perspective, quoi de mieux que la nature elliptique et globale de l'aphorisme pour rendre compte du sérieux et de la banalité du réel, ou encore, pour épuiser quelques-unes de ses représentations?

Outils de réflexion redoutables, les aphorismes d'*Ainsi vu* tirent du calembour: «En poésie comme en haute couture, il faut avoir quelques ver à soi ou à soie.» (p. 30), de la dérision: «Il se souvenait qu'à son arrivée en Amérique, il suffisait qu'il aille au supermarché pour que les portes s'ouvrent devant lui.» (p. 33), de l'allégorie: «Un critique, c'est un soldat qui tire sur son régiment.» (p. 35), de l'ironie: «Ceux qui ne se repellent de rien ne manquent pas de mémoire. Ils manquent de souvenirs.» (p. 60), du sarcasme: «C'est à l'école qu'on apprend à ne plus écouter,» ou de la définition: «Un nationaliste, c'est un homme sans nation.» (p. 143), une suite de regards «réformants» qui sensibilisent le lecteur à ces parcelles de vie qui lui échappent.

Sans prétendre à quelque critique sociale, Girardin démasque dans ses histoires l'invincibilité du jeune entrepreneur, quelques aléas de l'institution littéraire, l'impuissance réelle de l'homme d'Etat, les mensonges de la médecine moderne et du système judiciaire. Dans chaque cas, la brièveté du texte contraste avec ce qu'il suscite d'acuité et de d'échos sur un monde reconstitué par le verbe, confirmation incontestable de la formule lapidaire de l'auteur: «L'écrivain crée ce que le journaliste décrit» (p. 127). Ils sont d'ailleurs nombreux les écrivains auxquels l'auteur d'*ainsi vu* rend des comptes, «siècles, frontières et talents confondus» (p. 144): Stenberg, Francoeur, Miron, Rimbaud, Bide, Tocqueville, Montesquieu, Nietzsche et autres, sans oublier «le seul écrivain québécois connu internationalement et qu'on vient d'inclure dans la Bibliothèque du parfait Montréalais, Mordicai Richler, un nom difficile à écrire, mais facile à retenir» (p. 139).

Ainsi vu fait de l'événementiel le laboratoire d'une recherche beaucoup plus profonde sur l'illusoire domination de l'homme sur l'univers complexe qui l'absorbe. Afin d'illustrer son propos, Girardin expose l'imposture de la fiction, le fragile équilibre entre la vérité et le mensonge du mot, à l'image du doute qui s'insinue entre l'être et ce que lui renvoie son miroir. Pour le plus grand plaisir du lecteur.

Louis Bélanger,
Université du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean

Note

¹ Tiré de l'*Annuaire des Editeurs* édité par l'Association nationale des éditeurs de livres, 1992, p. 70.